

Manifeste pour un Québec mixte

Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle de Lori Saint-Martin. Les Presses de l'Université de Montréal, « Nouvelles études québécoises », 428 p.

Nicolas Lévesque

Numéro 234, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, N. (2010). Compte rendu de [Manifeste pour un Québec mixte / *Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle* de Lori Saint-Martin. Les Presses de l'Université de Montréal, « Nouvelles études québécoises », 428 p.] *Spirale*, (234), 67–69.

Manifeste pour un Québec mixte

PAR NICOLAS LÉVESQUE

AU-DELÀ DU NOM. LA QUESTION DU PÈRE DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE ACTUELLE de Lori Saint-Martin

Les Presses de l'Université de Montréal, « Nouvelles études québécoises », 428 p.

Une décennie après *Le nom de la mère. Mère, filles et écriture dans la littérature québécoise actuelle*, Lori Saint-Martin tente de s'approcher de la question du père à travers les écrits de notre pays sans pays. Surprise! Elle n'y rencontre pas, comme il est coutume, un spectre, un mythe ou un concept abstrait, mais bien le désir de découvrir un humain, au-delà du nom, au-delà de tout rôle et de toute fonction, un être réel, imparfait, multiple, qu'elle prend dans ses bras pour témoigner de la nécessité du rapprochement avec un père sans majuscule — un père qui a un corps (pas seulement de l'esprit), un père qui a une subjectivité, une sensibilité. Voilà l'horizon proposé, à l'heure de la plainte de la perte des repères et des boussoles. Si le monde vole en éclats, regardons-le alors comme la célébration des fins de la domination masculine, aux côtés de pères chaleureux, quotidiens, de mères créatives, porteuses de culture.

L'auteure rappelle que le père a une histoire non linéaire, que le père a toujours changé, mais que nous vivons peut-être de nos jours un changement plus rapide, condensé, extraordinaire, comme l'indiquent notamment les congés de paternité, l'homoparentalité, le partage des responsabilités et des rôles, la proximité affective plus directe du père avec son enfant. La chercheuse universitaire a voulu « *mesurer les effets littéraires des bouleversements sociaux* » (peut-être parce qu'on ne peut plus mesurer les effets sociaux des bouleversements littéraires!).

Inutile de remettre en question le choix des titres, le corpus étudié, tant cette étude défend un parti pris essentiel contre toute essence, masculine ou féminine, contre toute catégorie. Inutile de déplorer le refus de la philosophie contemporaine — associée probablement, dans une logique binaire que ce livre combat pourtant, à l'esprit, aux nuages, au pouvoir masculin et à une culture élitiste — tant le propos est juste, brûlant d'actualité et d'avenir.

Ne voit-on pas que le modèle est encore masculin, que le bon prof, le bon parent, le bon critique est encore celui qui se montre viril, jamais mou dans sa discipline ou son jugement, capable de descendre une œuvre, couler un étudiant ou corriger son enfant-roi en public; celui qui tient sa limite droit comme un chêne, gardien des racines et des traditions contre vents et marées. Face aux femmes voilées, n'a-t-on pas vu notre laïcité-où-les-femmes-sont-libres sortir son grand phallus, dur comme la loi, venir tracer sa limite d'exclusion? Sait-on gouverner avec le féminin, avec ce que sait le féminin? Sait-on vraiment *accueillir*, se rapprocher au lieu d'installer une distance, offrir un support, une écoute, un dialogue au lieu de seulement légiférer, avoir l'empathie et la patience de qui sait toutes les cultures blessées, hantées par la femme-objet, bonne à voiler ou à exposer, bonne à garder ou à échanger, mise à l'écart par l'homme qui occupe toutes les places



sur la scène, à la fois Nature (porteur de son animalité, de pulsions sexuelles et agressives) et Culture? Tel que l'illustre à merveille la stratégie Sarkozy en France, le vote tend encore vers une phallogéomagogie, l'élection-érection d'un chef qui ne gouverne-surtout-pas-comme-une-femme!

PÈRES INDIFFÉRENTS, PÈRES AGRESSEURS

On peut toutefois s'interroger sur la perspective narrative qu'exige la recherche subventionnée, le format de l'étude qui impose une distance, un recul, un ton plus froid et anonyme, une enfilade d'objets d'étude, assez proche de ce que Lori Saint-Martin décrit paradoxalement comme étant les moeurs du dogme du Père. L'Université serait-elle une institution patriarcale? « *En somme, la remise en cause touche non seulement les pères pris individuellement, mais aussi les institutions sociales, comme l'école, le droit familial et la famille elle-même.* »

Malgré ce style institutionnel, cette analyse de la littérature québécoise parvient à révéler, avec une émotion qui perce le texte, « *des jalons en route vers la mixité* » ; cette mixité heureuse est un *work in progress*, un projet à la fois nécessaire, mais encore lointain, comme en témoignent nos romans où les rôles sexuels sont souvent figés, où le père ne peut être présent que si la mère s'absente, où « *peu d'hommes savent réconcilier le public et le privé* ». Une nouveauté, une nouvelle perspective narrative : le père québécois commence à prendre lui-même la parole, à exprimer sa subjectivité, sa vulnérabilité.

L'étude note un fait intéressant : même lorsqu'il y a une certaine mixité, il suffit qu'un événement bouleversant survienne pour que les clivages et les stéréotypes soient réactivés. Voilà pourquoi il faut se méfier des rites (de deuil, de passage), car ils sont souvent ce fond culturel sur lequel on s'appuie en temps de vulnérabilité et qui ne nous permet pas tant de nous remettre sur pied que dans le rang, c'est-à-dire dans la norme millénaire de l'exclusion du féminin que mettent en scène les rituels, ces trésors (misogynes) de la culture dont plusieurs pleurent encore la disparition progressive. Naître ou renaître comme citoyen a toujours exigé, par une sorte de catharsis populaire, l'expulsion du féminin hors de soi. Là est notre scène primitive. Un peu trop primitive, justement.

Lori Saint-Martin lit les romans de son corpus comme la recherche de cet autre rituel, plus ouvert, singulier et imprévisible, que peut incarner l'écriture. Ils seraient souvent des rituels de deuil du père, des « *retrouvailles de papier* », des fantasmes de proximité avec l'intimité d'un père absent, mort, ou inaccessible même en personne. À cette écriture du deuil s'ajoute une écriture de la vengeance, du témoignage traumatique et révolté ; romans de la quête du père, mais également procès du père, coupable aussi bien de crimes du vide (absence, indifférence) que de crimes de l'excès (abus d'autorité, violence, inceste). Les pages les plus fortes du livre portent l'idée que la littérature québécoise exprimerait l'impossibilité de trouver la bonne distance avec le père : « *en fait, cette bonne distance à établir entre père et enfant — rapprochement sans envahissement, proximité sans viol*

d'intimité, distance sans indifférence, capacité de toucher sans agressivité — tient presque du rêve. »

En marge du cliché du fils qui doit trouver en lui la violence nécessaire pour tuer le père (et devenir ainsi, comme lui, capable d'agression, un vrai loup, un loup pour l'homme), Lori Saint-Martin s'intéresse aux filles parricides, aux écritures de la transgression, de l'inceste, par des filles transformées en objets par le père et la culture du Père.

L'enfant n'appartient à personne ; il vit le danger d'appartenir au père ou à la mère, d'être leur objet, leur possession. D'être ou bien leur chose, ou bien rien du tout. La mixité exige de chacun un partage, une dépossession et l'on peut se demander si la société de consommation ne vient pas fournir une nouvelle façon, en dehors de la famille, de satisfaire cette pulsion d'emprise. Dans le mouvement de la libération de la femme-objet, puis de l'homme-fonction, la réflexion sur la mixité sexuelle se radicalise donc en une pensée de l'objet, le devenir-objet de toute altérité que rencontre l'humain. Au-delà du Nom et du Père, c'est cette violence de l'objectivation qui fait problème, jusque dans la scène moderne d'une petite famille, où règne la mixité et l'équité, qui regarde dans le salon Kirikou échapper à Caraba la sorcière, parmi des montagnes de jouets fabriqués au tiers-monde.

L'HOMME QUÉBÉCOIS

Une large part de ce livre est une charge contre la théorie lacanienne du Nom-du-Père. Lori Saint-Martin s'indigne avec raison : « *Alors que les néo-lacaniens répètent, à l'instar du maître, qu'il ne faut confondre ni père symbolique et simple père de famille, ni fonctions (symboliques) et rôles (sociaux), ils conseillent aux parents des comportements normatifs, conformes aux stéréotypes du masculin et du féminin.* » Je ne peux qu'appuyer cette critique des théories phallocentriques de la psychanalyse, qui prolonge notamment l'élan de l'essai de Michel Tort, *Fin du dogme paternel* (Aubier, 2005), que j'ai déjà commenté dans les pages de *Spirale*.

Le féminisme force la psychanalyse aux métamorphoses. Je m'efforce à chaque

séance de devenir un psy qui donne priorité à l'affectif plutôt qu'à l'autorité du cadre, qui tente d'installer la bonne distance, qui existe au singulier, en parlant, en témoignant de ma subjectivité, de ma fragilité, de la possibilité d'un accès, d'une proximité. Et si cela ne s'appelle plus « psychanalyse » ou « féminisme », eh bien, il faudra trouver d'autres noms. Il ne manque pas de spécialistes pour en trouver.

Si l'on peut souligner l'idée intéressante de la mère patriarcale québécoise (qui ne serait donc pas un matriarcat pur et simple), l'analyse de la fameuse crise actuelle de l'homme québécois pourrait être poussée plus loin. La peur de devenir adulte, la fuite des responsabilités, l'éternel fils, l'adolescent vieilli sont devenus des lieux communs qui ne manquent certes pas de fondements, mais les idées soulevées dans ce livre permettaient davantage de complexité (et d'empathie). Car le défi des hommes d'aujourd'hui, devant la paternité par exemple, est de devenir père sans devenir Père, sans reproduire l'ancien modèle. Devenir un homme (ou une femme), de nos jours, tout en se dégageant des déterminismes de l'Histoire, n'est pas une mince affaire et il importe de donner à cette tâche, à ce travail de la culture, davantage de reconnaissance, chemin faisant. Il est facile de se moquer du manque de couilles des hommes qui ont peur de la vie de famille, mais c'est oublier que la famille est tout de même un lieu privilégié pour la perpétuation de l'ordre établi ; on peut comprendre que plusieurs tombent dans ce clivage : ou bien refuser de devenir père ou bien reproduire l'identité toute faite du Père. L'avenir est bien entendu dans une troisième voie, celle d'une identité de père (et de mère) à inventer : c'est plutôt cela, devenir adulte, un homme ou une femme : ne pas dire tout simplement « non », ne pas dire tout simplement « oui », mais dire « oui » à la nécessité de la différence et de l'invention, à la nécessité d'exister, malgré tout. Il ne suffit plus de tuer le Père — car les frères de la révolution deviennent bien vite les représentants du totem patriarcal —, il faut aussi le transformer.

On ne peut donc parler de fils impuisant, castré ou incapable d'accéder au rang de père que dans la nostalgie de

l'ordre ancien, la mélancolie de ne plus pouvoir devenir père — comme avant. La transmission n'est pas réductible au devoir de perpétuer la lignée. Il importe tout autant de briser la lignée, de casser la chaîne, de rompre le cycle, la fatalité de la répétition. Le devoir de la fille, du fils, est même surtout de ne pas répéter la part maudite du legs, son refoulé, son trauma, tout ce qui, dans la génération précédente, a empêché que s'installe la *bonne distance*. C'est dans ce travail d'analyse (à la fois dissolution, démantèlement et retour vers l'originare) que naît la femme, l'homme, l'adulte, le parent, l'autorité dignes de ce nom.

S'il y a bien, par ailleurs, une véritable inhibition chez l'homme québécois, elle s'exprime dans cette impasse qui le place devant un choix binaire : soit refuser le legs de manière adolescente, soit s'y soumettre. C'est lorsque l'intériorisation et la transformation du legs per-

mettent au désir d'inventer son chemin que l'adolescence se libère, n'attend plus la permission pour naître au monde, pour le changer, l'altérer activement.

Lori Saint-Martin préfère écarter la question de la souveraineté du Québec comme étant une affaire d'hommes, entre hommes, entre le père et le fils, pris dans les rets du *pater*, du patron, du patriote patriarcal. C'est oublier que le projet souverainiste peut lui aussi être transformé par le projet de mixité. C'est oublier la troisième voie, la possibilité de l'autre « oui » qui reconnaît la nécessité d'une voie nouvelle, d'un pays à créer, différent. Un pays qui ne demande pas tant d'être sauvé de la disparition que d'apparaître, que de s'incarner, réunissant l'esprit et le corps du Québec. Il ne s'agit plus d'attendre le Père qui enfante et guidera le pays, mais de travailler dès maintenant au défrichage d'un nouveau rapport à l'autorité, qui saura nous

faire désirer à nouveau le rapprochement, la solidarité. L'actualité montre qu'il ne suffit pas de porter au pouvoir des femmes ; les promesses du féminin sont encore à venir.

Si le climat se réchauffe, c'est peut-être bien parce qu'il manque de chaleur sur terre.

1. Voici une liste des principaux écrivains étudiés : Gilles Archambault, Aude, Jean-François Beauchemin, Myriam Beaudoin, Louky Bersianik, Marie-Claire Blais, Hélène Bossé, Stéphane Bourguignon, Pan Bouyoucas, Marie-Geneviève Cadieux, Brigitte Caron, Louis Caron, Ying Chen, Coconoix, Carole David, Nicolas Dickner, Stéphane Dompierre, Christiane Duchesne, Rafaële Germain, Aurélie et Jean-Pierre Girard, François Gravel, Louis Hamelin, Anne Hébert, Jean-Sébastien Huot, Suzanne Jacob, Louis Jolicoeur, Andrée Laberge, Marie Laberge, Robert Lalonde, Félix Leclerc, Jovette Marchessault, Marco Micone, Wajdi Mouawad, Maxime-Olivier Moutier, Pierre Nepveu, Francine Noël, Daniel Pigeon, Monique Proulx, Yvon Rivard, Jean-Paul Roger, Christian Saint-Germain, Jocelyne Saucier, Sabia Senez, Gaétan Soucy, Christiane Teasdale, Nathalie Thomas, Lise Tremblay, Michel Tremblay, Élise Turcotte.

L'avenir de la dette



PAR KARINE DROLET

JUSTE LE POÈME, PEUT-ÊTRE (DERRIDA, CELAN)
suivi de **SINGBARER REST : L'AMITIÉ, L'INDEUILLABLE**
de Ginette Michaud.

Le Temps volé éditeur, « de l'essart », 187 p.

À la fin de son livre *Le bracelet de parchemin*, l'historienne des voix inaudibles du XVIII^e siècle, Arlette Farge, pose cette question qui depuis me hante : « *Mais quel bruit ferons-nous de ces corps sans voix où l'écrit, faiblement, est venu apporter quelque lumière ? Quel bruit ferons-nous qui ne viendrait pas assourdir de sa science la voix et les mots de ceux qui, couchés sur le papier des registres, ont d'abord été couchés dans le lit des rivières, ploqués de dénuement et de*

chagrin. »¹ Bien que Farge parle ici des anonymes du XVIII^e siècle, hommes et femmes retrouvés morts, souvent noyés, avec sur eux quelques pauvres traces écrites : certificat de baptême, lettre de recommandation, billet de loterie ou chemise marquée d'initiales, la phrase résonna en moi largement hors de son contexte... je pensai à Paul Celan. Lisant cette phrase inquiète sur ce qu'on fait

